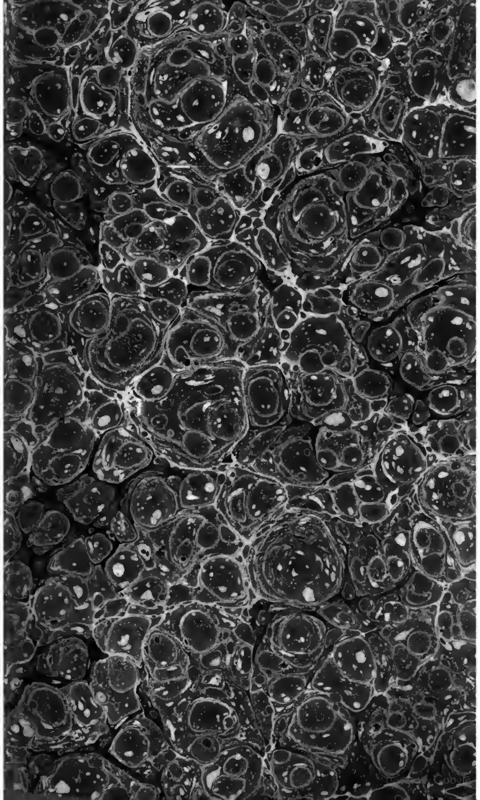



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 12
PLUTEO II
N.° CATENA 15







RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME ONZIÈME.

Voltaire, 2.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XI.

Premier Ordre



A PARIS,

Chez MÉNARD et RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 27 janvier 1736.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de la religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter; voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères; de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie, tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses foiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est

cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenue malgré les efforts de quelques français jaloux, qui ne vouloient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son portrait: c'est l'auteur de quel-

ques pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y règne : ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devroient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devroient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis : les monumens de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimoient pourtant et vivoient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputoient rien, parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de morbis artificum : des maladies des artistes*. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandoit, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avoit fait je ne sais quelle mauvaise

brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude; il répondit froidement : *Il faut que je vive**.

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du Boccalini. « Un voyageur, » dit-il, étoit importuné dans son chemin du » bruit des cigales : il s'arrêta pour les tuer; il » n'en vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de » sa route. Il n'avoit qu'à continuer paisiblement » son voyage; les cigales seroient mortes d'elles-» mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes : quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le seroit quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

---

* Ce fut l'abbé Guyot Desfontaines qui fit cette réponse à M. le Comte d'Argenson, depuis secrétaire d'état de la guerre; à quoi le comte d'Argenson répliqua : « Je n'en vois » pas la nécessité. »

On m'a traité, dans vingt libelles, d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans OEdipe, Jocaste dit ces vers :

« Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
» Notre crédulité fait toute leur science. »

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade, dans plusieurs endroits, *sentoit bien son semi-pélagien*. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de Rhadamiste et d'Electre, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même

carrière. Ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachoit aux représentations de ses pièces ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami ; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens : quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.
D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.
ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.
MONTÈZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
ÉMIRE, } suivantes d'Alzire.
CÉPHANE, }
D. ALONZE, officier espagnol.
OFFICIERS ESPAGNOLS.
AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique *

* L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux
De nos châteaux ailés qui voloient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux si j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire? *
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage :
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connoître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

---

* On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizare au Pérou.

Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père:
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez:
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a domté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence;
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte:
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,

S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux. *

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyoit, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois:
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'américain farouche en sa simplicité
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.

* On immoloit quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Hélas ! si comme vous il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Tous les miens à mes yeux terminèrent leur sort :
J'étois seul, sans secours et j'attendois la mort ;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes ;
Un jeune américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux :
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous ?
» Vivez ; votre vertu nous est trop nécessaire :
» Vivez ; aux malheureux servez long-temps de père ;
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner !
» Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien ! vous gémissez ; je sens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous s'émeut et s'adoucit ;
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah ! si la cruauté vous étoit toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces tristes contrées
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens.
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la religion gagnons-les à ce prix;
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits:
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, et vous l'avez voulu :
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux :
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux;

Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup-d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire;
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire:
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez.... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait; j'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir:
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère;
Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ses faux dieux;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux:
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle:
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes:
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois;
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connoître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille:
Sers-lui long-temps de père, ainsi qu'à nos Etats;
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête:
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête;

Va ; je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnoître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVARÈZ.

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu : je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu ; je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avois trop servis,
Protège de mes ans la fin dure et funeste !
Tout me fut enlevé : ma fille ici me reste ;
Daigne veiller sur elle et conduire son cœur !

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur :
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde ;

Protège les vaincus; commande à nos vainqueurs;
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs;
Remonte au rang des rois du sein de la misère:
Tu dois à ton état plier ton caractère;
Prends un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi,
Et renais espagnole, en renonçant à toi;
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais, si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur;
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire:
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre:

Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi:
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens;
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez vous réduite?
Je sais ce qu'est un père et quel est son pouvoir;
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites;
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux;
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux:
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées;
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guériroit la blessure,
Vous trompiez ma foiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur;
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis:

Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me commandez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE.

Ah! que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée;
Ce monde gémissant te presse d'y courir:
Il n'espère qu'en toi; voudrois-tu le trahir?
Apprends à te domter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressemens
L'offensante lenteur de ces retardemens.

J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce;
Ils sont en liberté : mais j'aurois à rougir
Si ce foible service eût pu vous attendrir :
J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond;
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front :
Tel est mon caractère, et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourroit trahir sa foi;
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire et vous est cher encore.
Ce cacique * obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai domté; mort, doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

---

* Le mot propre est Inca : mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le donnèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie:
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore étoit l'espoir;
Sa foi me fut promise; il eut pour moi des charmes;
Il m'aima: son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connoissez mon cœur;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle.

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Etonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons; ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à domter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats;
Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe: et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cents espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous:
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu: je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts;
De la zone brûlante et du milieu du monde,
L'astre du jour * a vu ma course vagabonde,

* L'astronomie, la géographie, la géométrie, étoient cultivées au Pérou. On traçoit des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errans
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit; une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne:
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits dans ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux

De plus grand en effet qu'un trépas glorieux :
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie;
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie;
Périr sans se venger ; expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parois espagnol et tu sais pardonner!
Es-tu roi? cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion, et la reconnoissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même dieu, mon fils, mais ils l'outragent;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent;
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir:
Tu connois leurs forfaits, mais connois mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères,
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô providence !
C'est lui ! voilà l'objet de ma reconnoissance ;
Mes yeux, mes tristes yeux, affoiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-temps ?
(*Il l'embrasse.*)
Mon bienfaiteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père :
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé;
Mais autant que ton ame est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux :
Tout ce que j'ose attendre et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs: cesse de t'en défendre;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais !
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère:
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi, que j'ai servie:
Toi, pour qui j'ai tout fait; toi, l'ame de ma vie;

Serois-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV.

ZAMORE, MONTÈZE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre,
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains:
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier espagnol, terrible, invulnérable,

Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du soleil ont bâtis les enfans *;
Gusman étoit son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre étoit l'affreux signal:
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ma famille;
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affoiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis;
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais, hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,

---

* Les Péruviens, qui avoient leurs fables, comme les peuples de notre continent, croyoient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, étoit fils du soleil.

Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissans?
L'univers a cédé, cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter :
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas :
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares :
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi; calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?

Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pous nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu! quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère.
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi: son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux que je ne connois plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisses-tu mieux connoître, ô malheureux Zamore!
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! Cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse?
Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer, sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman; j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire:
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir:
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V.

ZAMORE, MONTÈZE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, *à Montèze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

MONTÈZE.

Adieu: crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE.

Pardonne à mes soins paternels.
(*Aux Gardes.*)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourroient de nos chrétiens profaner les mystères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

QU'AI-JE entendu? Gusman! ô trahison! ô rage!

O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il serviroit Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici ? que résoudre, et que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paroître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise:
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure :
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain, grondant sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux ;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.

Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré lancé des mains des dieux.
Connoissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
Qu'il meure... mais, hélas! plus malheureux que braves
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparoît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare.
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE.

Manes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi !
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui; l'autel a donc reçu nos vœux !
Et déja nos sermens sont écrits dans les cieux !
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent percer ta tombe et passer chez les morts,
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir !
Il falloit m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assembloit déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal:
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel! qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen! sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutable nœuds!

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie;
Ils sont chers à mes yeux; j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman, votre époux, sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisoit sur son front le trouble et les douleurs:
Il vous nommoit, Madame, et répandoit des pleurs;
Et l'on connoît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire! et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;

De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avoit connoissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler : ah! quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure;
Il va percer mon cœur et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de momens sans alarmes.

SCÈNE IV.

ZAMORE, ALZIRE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.
(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)
Zamore.... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnois ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non; je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes sermens et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour si tendre assuroit à ma flamme,

Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux momens d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis, et me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis; tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime :
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abîme où le sort nous engage;
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma foiblesse.
Ta criminelle amante aux autels des chrétiens
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie:
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie;

Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrois t'alléguer, pour affoiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma foiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite;
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'auroit vue !
Tu me serois ravie aussitôt que rendue!
Ah ! si l'amour encor te parloit aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V.

GUSMAN, ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, *à son fils.*

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(*A Zamore.*)
O toi ! jeune héros ! toi, par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je! lui, Gusman! lui, ton fils! ce barbare!

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourroit venger la terre *;
Et j'aurois les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et punissant le fils.

ALVAREZ, *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!

---

* *Père* doit rimer avec *terre*; parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même; et le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne seroit qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(*A Alzire.*)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimois assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(*A Gusman.*) (*A Alvarez.*)
Cruel! Et vous, Seigneur! mon protecteur, son père;

(*A Zamore.*)

Toi, jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(*En montrant Zamore.*)

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnoient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;

C'est

C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!

Ah! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCÈNE VI.

GUSMAN, ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, D. ALONZE.

ALONZE.

Paroissez, Seigneur, et commandez :
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés;
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore;
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts;
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer,
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous; vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(*Aux espagnols qui l'entourent.*)
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole: adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jetant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embrasse vos genoux;
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie,
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.

Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui :
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui;
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille:
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GUSMAN, ALVAREZ.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée:
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse;
Il résiste à la force, il cède à la souplesse;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma honte l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourroit un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(Il sort.)

GUSMAN.

Quoi! n'être point vengé?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés...
Que vois-je! Alzire! ô ciel!

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'est ton épouse;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;

Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne.... je m'égare.... éprouve mon courage.
Peut-être une espagnole eût promis davantage,
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs;
Ce cœur simple et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indomté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connoissez-les, Madame,
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée ;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;

D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible;
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime; on pourroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr:
J'assassinois Zamore en demandant sa vie.
Ah! je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue:
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, grâces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps: tu balances encore!

ÉMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore?
Alvarez auroit-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout: il suffit.

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir !

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte ;
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte seroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV.

ZAMORE, ALZIRE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs:
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! j'obéirai: mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur:
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'étoit-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts;
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.

Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver !
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi! ces affreux sermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien, que tu dois détester,
Ce dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis, il suffit; il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu.
Périssent tes sermens, et ton dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête : quels adieux ! arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurois douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse:
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe; il me laisse;
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi!
Gusman! Quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire,

Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.
(*Emire sort.*)
Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible!
Je connois peu tes lois; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu! conduis Zamore au milieu des déserts;
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore : ô ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Chère Emire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien; sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisoit ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.

Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite ;
Votre amant au palais court et se précipite ;
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance ;
Je l'appelois en vain de la voix et des yeux ;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire: Qu'il meure! on court; on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, et fuyez tant d'alarmes ;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Emire, allons le secourir,

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, Madame? ô ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort ! ô vengeance trop forte !
Cruels ! quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi, Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers !
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah! mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignoit parler encore:

Un soldat à l'instant se présente à nos yeux ;
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisement la vue étoit trompée ;
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père :
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez ; et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature.
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras ;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie ;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez.....

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas ;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime ;
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois ; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie ;

Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce! à mes tyrans? les prier! vous, mon père!
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ALZIRE.

O CIEL! anéantis ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort, mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,

D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi, je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE, *enchaîné;* ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.

L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux;
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.

Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurois su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encor entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne: il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère;
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette foible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, *à Alzire.*

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La racheterions-nous par notre ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gusman?
(*A Alvarez.*)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,

Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurois-tu quitté le dieu de ton pays?

ALVAREZ.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurois prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(*A Alzire.*)
Il s'agit de tes jours; il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux;
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la foiblesse;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie:
Mais renoncer au dieu que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, et le dieu que l'on quitte;
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons; mais, en mourant, sois digne encor de moi:

Et

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte.
Ecoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimoit une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, MONTÈZE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(*A Alvarez.*)

Le ciel, qui veut ma mort et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs : le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla ; la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois maître en ces lieux; seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

(*A Montèze qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connois la différence:

Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah! mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée;
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez.*)
Daignez servir de père à ces époux heureux;
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auroient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.

Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(*Il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux :
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père;
Vivez long-temps heureux; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien; je suis content : je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

FIN D'ALZIRE.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 10 octobre 1736.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE L'ÉDITION DE 1738.

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées; mais elle est véritablement de M. de Voltaire, quoique le style de la Henriade et d'Alzire soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnoître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété; et qui donne des plaisirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée; souvent même une seule aventure produit tous ces

contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une dame très-respectable * étant un jour au chevet d'une de ses filles **, qui étoit en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écrioit en fondant en larmes: « Mon dieu, rendez-la-» moi, et prenez tous mes autres enfans? » Un homme qui avoit épousé une autre de ses filles *** s'approcha d'elle, et la tirant par la manche, « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le monde la suivit en riant, et la malade, ayant su de quoi il étoit question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de-là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté;

* La première maréchale de Noailles.
** Madame de Gondrin, depuis comtesse de Toulouse.
*** Le duc de la Vallière.

d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre : et si l'on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois : « Celui qui est le mieux traité. »

Il seroit peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie; le chevalier Ménechme pris pour son frère; Crispin faisant son testament sous le nom du bon-homme Géronte; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou : en un mot, les méprises, les équivoques de pareilles espèces excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui étoit si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a

des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au Tartuffe; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon-homme qui le croit un saint; et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourroit aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce seroit surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; et je suis trop de leur avis pour met-

tre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avoit toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en seroit rebuté; si les héros ne parloient jamais que de tendresse, on seroit affadi.

O imitatores, servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, les Lulli, les le Brun, me paroissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela étoit d'une espèce nouvelle ; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES.

EUPHÉMON PÈRE.
EUPHÉMON FILS.
FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.
RONDON, bourgeois de Cognac.
LISE, fille de Rondon.
LA BARONNE DE CROUPILLAC.
MARTHE, suivante de Lise.
JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUPHÉMON PÈRE, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin?
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc?

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,

Est, à mon sens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il est trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah ! je suis fait ainsi,
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre ;
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci ;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville : oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président,
Il fut, ma foi ! gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence :
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est.....

EUPHÉMON.

Eh mais ! quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe ?

Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare; et tout avare est sage.
Oh! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, et j'y satisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrois qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux! tant mieux!

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paroisse en trouble-fête?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise;
Ma Lise qui....

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père?
Pour succéder?

EUPHÉMON.

Non.... tout est à son frère.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui;

Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence :
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là!
Te souvient-il, vieux beau-père, ah! ah! ah!
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or....
Eh! eh!

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché?
Comment, pour qui?... Peste, quel débauché!

EUPHÉMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires;

Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens, d'accord.
Pardon; mais diable! aussi vous aviez tort,
En connoissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez....

EUPHÉMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême ;
Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune ame.

EUPHÉMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissans de son ame novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvoit très-bien séduire.

RONDON.

Lui ? point du tout ; ce n'étoit qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien ;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui ;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Lise ;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment ? coquine ?

EUPHÉMON.

Ah ! ah ! notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal :
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON.

Comment ? après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurois pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
À lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré ;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté ;
Être au dehors discrète, raisonnable ;
Dans sa maison, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien ; l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage,

Mais pour mon cœur, il le doit mériter :
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON.

C'est à mon gré raisonner sensément ;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais sans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise.

(*A Lise.*)

Ecoute, toi : je te baille un mari
Tant soit peu fat, et par trop renchéri ;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre :
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot ; et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous allonge en cent mots superflus
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large visage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon dieu, qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens et des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille ; et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front attrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un père :
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison ;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat ?
J'épouserois plutôt un vieux soldat
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant,
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux ;
Il est le fils de l'ami de mon père ;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs ?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle et discrète Lise :
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osois... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Etoit-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée
Dans les excès se plongeoit égarée:
Le malheureux! il cherchoit tour à tour
Tous les plaisirs; il ignoroit l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avoit mis sa gloire,
Que dans vos fers il étoit engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurois corrigé.
Un amour vrai, sans feinte, et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piége avoient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère
Ont sous son nom volé son triste père;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,

Loin

Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuroient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui:
Il aura Lise; et certes c'est dommage,
Car l'autre avoit un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvroit aisément dans son cœur,
Sous ses défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'étoit, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester; c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT FIERENFAT, MARTHE, LISE.

FIERENFAT.

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'ame d'un ménage :
Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer : *La voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tout les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'est une chose infâme
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang et vos biens.
Etre à la fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare;
C'est un excès de ridicule rare :

Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'est à Madame: ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*A Lise.*)
Le silence est votre fait... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourroit bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, RONDON.

RONDON.

Ma foi!
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allois porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendoit du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?....

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevoient, s'abaissoient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussoient,
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versoit les pleurs dont elle étoit mouillée;
Puis, Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné:

Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne;
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connois, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.....

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment? moi! ma faute?

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, et que l'honneur épure,
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.

Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom et son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller, ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une ame si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auroient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le président;
Vous plairoit-il avec monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en sais rien; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.

Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame :
On lit très-bien dans le fond de son ame,
On y voit clair; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait....

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir;
Mon œil se ferme, et je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité:
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer;
Aller plus loin seroit le déchirer.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA BAS, Madame, il est une baronne
De Croupillac...

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCÈNE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si....

MADAME CROUPILLAC.

Ah! Madame!

LISE.

Eh! Madame!

MADAME CROUPILLAC.

Il faut aussi....

LISE.

S'asseoir, Madame.

MADAME CROUPILLAC, *assise.*

En vérité, Madame,
Je suis confuse; et dans le fond de l'ame
Je voudrois bien....

LISE.

Madame?

MADAME CROUPILLAC.

Je voudrois
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie,
Je ne saurois; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avois un, du moins en espérance,
Un seul, hélas! c'est bien peu, quand j'y pense,

Et j'avois eu grand peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah! que ce temps vient vîte!
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et qui vous ai-je pris?

MADAME CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC.

Si fait:
J'espère encore; et ce seroit peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

MADAME CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien! Madame?

MADAME CROUPILLAC.

Eh bien! dans mon printemps
Je ne parlois jamais aux présidens;
Je haïssois leur personne et leur style;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

MADAME CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment! en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

J'étois dans Angoulême
Veuve, et pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême, en ce temps, Fierenfat
Etudioit, apprenti magistrat;
Il me lorgnoit; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il faisoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de père:
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla:
Il répondit qu'il verroit tout cela;
Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

LISE.

Oh! oui.

MADAME CROUPILLAC.

Pour moi, j'étois prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

MADAME CROUPILLAC.

C'étoit un fou, ma chère,
Qui jouissoit de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je,
(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà, par protestation,
J'arrête ici la célébration :
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès sera fait de manière
Que vous, son père, et les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité, je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourroit aisément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non; je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCÈNE IV.

RONDON, LISE, MADAME CROUPILLAC.

RONDON.

Oh! oh! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de protestation.
Eh! vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures.

MADAME CROUPILLAC.

Faut-il encore essuyer des injures?

Monsieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

MADAME CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve,
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurois fait de bon cœur tout autant.

MADAME CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC.

L'affaire
Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira partout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC.

Il me faut un époux;
Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

MADAME CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

MADAME CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie!

SCÈNE V.

FIERENFAT, RONDON, LISE.

RONDON, *à Lise.*

Je voudrois bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*A Fierenfat.*)
Et vous, Monsieur, le roi des pédans fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!

Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'étoit le fait de votre fou de frère!
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union :
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre :
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi! j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout : va, c'est chose très-sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père;
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions, toi ? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis...?

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
(*A Fierenfat.*)
Et vous, Monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il étoit disparu
Lorsque j'étois encor dans notre école
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportemens;
Et si jamais il reparoît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.

Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept :
« Tout libertin de débauches infect,
» Qui, renonçant à l'aile paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
» *Ipso facto*, de tout dépossédé,
» Comme un bâtard il est exhérédé. »

LISE.

Je ne connois le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah! laissez-là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode;
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrois corriger deux notaires?
Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter:
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON, FIERENFAT, RONDON, LISE.

RONDON.

Ah! le voici, le bon-homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature;
Presse-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans... je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHÉMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit, non : comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce seroit outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHÉMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien ! quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout et notre affaire accroche ?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHÉMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim ; la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisoient sa jeunesse ;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avoient séché la fleur ;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitoit sa dernière journée.
Quand il le vit, il étoit expirant :
Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il seroit mort !

RONDON.

N'en sois point effrayée,
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible : ah ! la friponne !
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous... ?

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux :
C'est mon bonheur. Mais il seroit atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs :
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté seroit trop offensée.

LISE.

Ah ! oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais, mon père...

RONDON.

Eh ! vous n'êtes pas sage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHÉMON.

Dans ces momens un père est toujours père :
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs,
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la ; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui valent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons. Que de foiblesse !

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu ! ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis ;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

EUPHÉMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense;
Je pleure, hélas! sa mort et sa naissance.

RONDON, *à Fierenfat.*

Va : suis ton père, et sois expéditif;
Prends ce contrat; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne :
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il signe.
(*A Lise.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce soir:
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

EUPHÉMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connoître;
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré :
Tout est au diable. Éteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
Né pour souffrir, je sais souffrir gaiement;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'étoit là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi! bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS.

Que la misère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante et terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière;
Il m'accompagne; et son ame grossière,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité;
Né mon égal (puisque enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaiement mon sort infortuné;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connoître;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHÉMON FILS.

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyois pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je le crois; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse :
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avois tant aimé,
J'allois m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendoient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connoître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHÉMON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah! les amis! les amis! quels infâmes!

EUPHÉMON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHÉMON FILS.

J'en attendois, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Sembloit placer son orgueil à me plaire,

Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits achetoit des amans,
Et de mon vin régaloit leur cohue,
Lorsque de faim j'expirois dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avoit vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON FILS.

Rondon, le père de.... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHÉMON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'étoit un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste et colère,
Au fond bon diable : il avoit un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,

OEil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'étoit une merveille.
Cela pouvoit bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi! d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS.

Ah! malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler;
Ce que je dis ne te peut consoler:
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON FILS.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connois-tu Rondon?
Serois-tu pas parent de la maison?

EUPHÉMON FILS.

Ah! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame et la santé du corps.

SCÈNE II.

EUPHÉMON FILS, MADAME CROUPILLAC, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC, *dans l'enfoncement.*

Que vois-je ici? serois-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi, plus j'avise et je lorgne

Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
(*Elle le considère.*)
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.
(*Elle s'approche d'Euphémon.*)
Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHÉMON FILS.

Je la connois, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture?

EUPHÉMON FILS.

Ma faute.

MADAME CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis,
C'est pour avoir été volé, Madame.

MADAME CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs sont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé:
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON FILS.

Adieu, Madame.

MADAME CROUPILLAC, *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu sauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS.

Soit, je vous plains: adieu.

MADAME CROUPILLAC.

Non; je te jure
Que tu sauras toute mon aventure!
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connoissance lier,
(*Elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, *revenant.*

Euphémon ?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Ciel ! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Seroit...

MADAME CROUPILLAC.

Eh ! oui.

EUPHÉMON FILS.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte ?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe ?

EUPHÉMON FILS.

Et que dit-on ?...

MADAME CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHÉMON FILS.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis.

MADAME CROUPILLAC.

Ah ! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,

Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS.

En vérité.... je suis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

MADAME CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisoit;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

MADAME CROUPILLAC.

Non; ce fat engraissé
De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? Quoi! Madame, il l'épouse?

MADAME CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS.

Ce jeune objet aimable.... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donneroit....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A madame Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage :
Si j'étois cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne seroit pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre :
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre ;
Tu paroissois bien moins compatissant
Quand tu roulois sur l'or et sur l'argent.
Ecoute : on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS.

Moi, vous servir! hélas! Madame, en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connois l'art d'empaumer une fille.
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat,
Sois en faveur; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste :

Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, *voyant son père.*

Que vois-je! ô ciel!

(*Il s'enfuit.*)

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment:
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCÈNE III.

EUPHÉMON PÈRE, JASMIN.

EUPHÉMON.

Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte:
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux!
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux:

L'un, par sa perte et par sa vie infâme,
Fait mon supplice, et déchire mon ame;
L'autre en abuse; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.
(*Apercevant Jasmin qui le salue.*)
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnoissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah! ah! c'est toi? Le temps change un visage;
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui; je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif:
Le bonheur semble un être fugitif:
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir; le diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai: sois sage, si tu peux.
Mais quel étoit cet autre malheureux
Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'est enfui?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,

Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connois d'assez bons sentimens;
Il a de plus de fort jolis talens;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique:
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé;
Jasmin, mon fils deviendra votre maître:
Il se marie, et dès ce soir peut-être;
Avec son bien, son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante:
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin;
J'en parlerai. J'y vais: adieu, Jasmin:
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCÈNE IV.

JASMIN.

Ah! l'honnête homme! ô ciel! pourroit-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?

Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCÈNE V.

EUPHÉMON FILS, *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON FILS.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON FILS.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON FILS.

Mon cœur ne peut se taire:
Cet Euphémon....

JASMIN.

Eh bien!

EUPHÉMON FILS.

Ah!... c'est mon père.

JASMIN.

Qui? lui, Monsieur!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitoit à sa vue!
Qu'il lui portoit ses vœux humiliés!
Que j'étois près de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui, vous, son fils? Ah! pardonnez de grâce,
Ma familière et ridicule audace;
Pardon, Monsieur.

EUPHÉMON FILS.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi; que te disoit mon père?

JASMIN.

Moi, je disois que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevoit tous deux pour domestiques.

Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connois leur profondeur:
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté;
Voilà mon sort: je l'ai bien mérité.
Mais croiras-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHÉMON FILS.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous; ce péché vous manquoit.

EUPHÉMON FILS.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance
(Car chez Rondon tu n'étois plus, je pense),

Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres soumis;
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage:
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtoit sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse:
Tout l'univers alors m'eût envié;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisois un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirois-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas! les violens orages
Des passions qui troubloient mon destin
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste:
J'ai tout perdu; mon amour seul me reste:
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la raimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil étoit bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse;
L'amour pourroit vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,

Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtresse :
J'ai de tous deux outragé la tendresse;
Et je ne sais, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voila, je crois, ce président si sage.

EUPHÉMON FILS.

Lui? je n'avois jamais vu son visage.
Quoi! c'est donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal,
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.
(*En voyant Jasmin.*)
Où sont ces gens qui vouloient me servir?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur; nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'est lui, Monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit savoir aussi parler?

JASMIN.

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie;
Il me paroît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHÉMON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS.

Ciel!... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Monsieur!

FIERENFAT.

Hem !

EUPHÉMON FILS.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle !

EUPHÉMON FILS.

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudroit bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh ! je le crois : mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS.

Il me prend une envie ;
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître !

EUPHÉMON FILS.

Ah ! soyons sage : il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, est de savoir souffrir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

EUPHÉMON fils, MADAME CROUPILLAC, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC.

J'ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parle: as-tu vu la future?

EUPHÉMON FILS.

Hélas! non.

MADAME CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.

Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphoit sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS.

J'étois hardi, lorsque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est ma foi notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! sois donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le temps; ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHÉMON.

EUPHÉMON FILS.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendroit plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHÉMON FILS.

C'est elle; ô dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC.

Adieu : je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON FILS.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON FILS.

Oh! je te suis: j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore:
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN, *dans l'enfoncement*, *et* EUPHÉMON FILS, *plus reculé*.

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! et plus je voi
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
En sont plus vifs à presser ma misère :
Ils ont gagné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon;
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeste tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connois ma froideur;
L'aversion s'est changée en horreur:
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE, *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE, *à part.*

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

MARTHE, *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre président;

Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déjà lasse!

JASMIN, *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, et courons me cacher.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, EUPHÉMON FILS, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHÉMON FILS.

La voix me manque, et je ne puis marcher;

Mes foibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main; venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*A Lise.*)
Souffrirez-vous?...

LISE, *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHÉMON FILS, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort, que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnoître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices;
De mes amis j'avois pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice étoit étranger dans mon cœur:

Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins:
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avoient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu; l'amour guidoit mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous?

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel! vous, qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah! malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le sais; mes excès que j'abhorre,
En vous voyant semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, et vous les connoissez:
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domtant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON FILS.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard aperçu sa lumière!
Trop vainement mon cœur en est épris;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien et sage et vertueux?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie;
Je respectois les maux qui m'accabloient;
J'aimois mes jours, ils vous appartenoient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.

Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, *à Marthe.*

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serois l'épouse de son frère!...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHÉMON FILS.

Mon front rougit; il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré:
Haï de lui, proscrit sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh! quel est donc votre projet enfin?

EUPHÉMON FILS.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom aussi bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute;

Ces sentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS.

O ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchoient: votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux, si long-temps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avoient éteints mes crimes.
Ah! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avoit fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité:
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés,
Dissimulez...

EUPHÉMON FILS.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père!

Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCÈNE IV.

EUPHÉMON FILS, FIERENFAT, *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos;* LISE, MARTHE, JASMIN.

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.
(*En avançant vers Euphémon.*)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHÉMON FILS, *en colère.*

Je...

JASMIN, *se mettant entre eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire
Qui se traitoit, et que vous dérangez ;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés ;
C'est du respect, de la reconnoissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHÉMON FILS.

Ah! Jasmin,
Que, si j'osois...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE, *à Euphémon.*

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître!
Je te ferai pendre ici, sur ma foi!
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait parfois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;

De votre cœur l'inconstance est précoce,
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi ! de votre probité !

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité :
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connoîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON FILS.

Oh ! c'en est trop.

LISE, *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime ?
Eh ! réprimez.....

EUPHÉMON FILS.

Non, je ne ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand.....

EUPHÉMON FILS, *en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire ?

LISE.

Eh ! modérez.....

EUPHÉMON FILS.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls : il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étoient point faits pour vous;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHÉMON FILS.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergens.

LISE, *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connoître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS.

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paroître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez, peut-être.

FIERENFAT.

Moi..... moi?

EUPHÉMON FILS.

Vous..... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ignore:
Ma destinée est incertaine encore;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vîte instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère;
J'amenerai vos parens, votre père;
Votre innocence en son jour paroîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCÈNE V.

EUPHÉMON FILS, LISE, MARTHE.

LISE.

Eh! cachez-vous, de grâce, rentrons vîte!
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenoit que c'est vous,
Rien ne pourroit appaiser son courroux;

Il penseroit qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions;
Et l'on pourroit, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien.....

(*A Marthe.*)

Prends soin qu'il ne paroisse.
Eh ! va donc vîte.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchois et ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance

M'oblige encor d'éviter sa présence.
(*Elle sort.*)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux !
Je voudrois être incognito près d'eux ;
Là..... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

FIERENFAT.

Ah ! les fripons ; ils sont fins et subtils.
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu, qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai..... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il est trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la chose.....

FIERENFAT.

Oh! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez.....

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyois.....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerois ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée;
La voix éteinte et le regard baissé,
Elle avoit l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh! voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(*A Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe:
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien ! Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînoit sa voix de pédagogue,
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disoit, mon fils, sachons la vérité :
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrois la troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, et tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera.....

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes

Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous; avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence :
Leurs cris, leur zèle et leur sainte fureur,
Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre :
Je n'ai jamais vu semblable bagarre :
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchans et fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés;
Pour le festin six tables bien dressées
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il lève au ciel les yeux : il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire

Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens :
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien,
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.

RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

MATOISE, mijaurée !
Fille pressée, ame dénaturée !
Ah ! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connois-tu le corsaire ?
Son nom, son rang ? comment t'a-t-il pu plaire ?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit est-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère ?
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non ?* toujours ce chien de ton ;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative est pour moi trop suspecte :
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'est parler cela : quand je menace,
On est petit.....

LISE.

Je ne veux qu'une grâce
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh ! que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez..... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire ?
A ce bon-homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon, pourrai-je te toucher ?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu.
(*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCÈNE V.

EUPHÉMON PÈRE, LISE.

LISE.

Un siége..... Hélas!.... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mou cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON PÈRE.

Qui, vous ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON PÈRE.

Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge et lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi; vous allez reconnoître
Mes sentimens, et les vôtres peut-être.
(*Elle prend un siége à côté de lui.*)
Si votre cœur avoit été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talens;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avoit sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié....

EUPHÉMON PÈRE.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau;

Ou

Ou que plutôt, honnête homme et fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHÉMON PÈRE.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté ;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grâce, un mot ; votre ame est noble et belle ;
La cruauté n'est pas faite pour elle :
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris ?

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort, j'avois plaint ses malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Auroit laissé ma raison saine et pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,

Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroseroit vos pieds!
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON PÈRE.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci :
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendroit-il pas me demander sa grâce?

LISE.

La demander! sans doute, il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHÉMON PÈRE.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON PÈRE.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivroit!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! s'il m'aimoit! mais quelle vaine erreur!

Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Mais sauriez-vous....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens :
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils; jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivoit, s'il étoit vertueux!
Expliquez-vous, parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en est temps, il faut vous satisfaire.
(*Elle fait quelques pas, et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.*)
Venez, enfin.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON PÈRE, EUPHÉMON FILS, LISE.

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je? ô ciel!

EUPHÉMON FILS, *aux pieds de son père.*

Mon père,
Connoissez-moi, décidez de mon sort;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHÉMON FILS.

Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans;
Oui, nous avons les mêmes sentimens,
Le même cœur....

EUPHÉMON FILS, *en montrant Lise.*

Hélas, son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense;
Suivez, suivez pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérois, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Ces sentimens dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné....

EUPHÉMON PÈRE, *se levant et l'embrassant.*

C'est la tendresse; et tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étois à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,

Il ne veut rien ; et s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FIERENFAT, RONDON, MADAME CROUPILLAC, RECORS, SUITE.

FIERENFAT.

Ah ! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise ;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, et connoissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui !

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON PÈRE.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez ; ce fripon, mon père ?

LISE.

Oui.

MADAME CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh! oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avois perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHÉMON FILS, *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connoissiez;
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avois eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir, sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

MADAME CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*A Euphémon fils.*)
Vîte, épousez: le ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrois, par ce bel accident,
Si l'on vouloit, ravoir mon président.

LISE.

(*A Rondon.*)
De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidèle et sincère,
Qui ne pouvoit se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme et du bien.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur sordide et chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses:
Nous plaiderons; je montrerai les pièces:
Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère;
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON PÈRE, *à madame Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;

Votre procès lui devroit plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore :
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHÈTE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 9 août 1742.



A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam, ce 20 janvier 1742.

SIRE,

Je ressemble à présent aux pélerins de la Mecque, qui tournent les yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de Votre Majesté, ne connoît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté

de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de Mahomet, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, surtout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

Votre Majesté sait quel esprit m'animoit en composant cet ouvrage : l'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la tragédie ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On avoue que la comédie du Tartuffe, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur : ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres? ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refusoient d'être leurs disciples?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de Barcochebas, de Mahomet, de Jean de Leyde, etc., que les

flammes des guerres de religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé: cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévènes tuer au nom de Dieu ceux de leur secte qui n'étoient pas assez soumis ?

L'action que j'ai peinte est atroce; et je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable sans le savoir d'un parricide; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre; et Votre Majesté est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Séide ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père; et, quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais Mézerai rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connoît l'aventure des deux

frères Diaz, dont l'un étoit à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par Luther. Barthélemi Diaz, apprenant à Rome que son frère donnoit dans les opinions de Luther à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive, et l'assassine. J'ai lu dans Herrera, auteur espagnol, que ce « Barthé-
» lemi Diaz risquoit beaucoup par cette action;
» mais que rien n'ébranle un homme d'honneur
» quand la probité le conduit. » Herrera, dans une religion toute sainte et tout ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir, et non à se venger, étoit donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide : et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales!

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de Henri le Grand : voilà ce qui plaça le portrait de Jacques Clément sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à Guillaume, prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord Salcède le blessa au front d'un coup de pistolet; et Strada raconte que : « Salcède (ce sont ses propres mots)
» n'osa entreprendre cette action qu'après avoir
» purifié son ame par la confession aux pieds d'un
» dominicain, et l'avoir fortifiée par le pain cé-
» leste. » Herrera dit quelque chose de plus insensé et de plus atroce : *Estando firme con el*

exemplo de nuestro salvador Jesu-Christo y de sus Santos. Balthazard Gérard, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que Salcède.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes, étoient des jeunes gens comme Séide. Balthazard Gérard avoit environ vingt ans. Quatre espagnols, qui avoient fait avec lui serment de tuer le prince, étoient du même âge. Le monstre qui tua Henri III n'avoit que vingt-quatre ans. Poltrot, qui assassina le grand duc de Guise, en avoit vingt-cinq. C'est le temps de la séduction et de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune et foible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé Shepherd, se chargea d'assassiner le roi George I, votre aïeul maternel. Quelle étoit la cause qui le portoit à cette frénésie? c'étoit uniquement que Shepherd n'étoit pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le sollicita long-temps au repentir : il persista toujours à dire qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et que, s'il étoit libre, le premier usage qu'il feroit de sa liberté seroit de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespéroit d'apprivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisé-

ment on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de péres ont détesté et déshérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens; elle persécute le sage qui n'est qu'un homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste; elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate, mais elle bannit Descartes d'une ville qui devoit être l'asile de la liberté; elle donne à Jurieu, qui faisoit le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant et philosophe Bayle. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons le successeur du grand Leibnitz; et il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe, vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous surtout, grand prince, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inspirer cette philosophie si humaine; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop

à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à Mahomet, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de Boulainvilliers écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la providence avoit choisi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. Sale, qui nous a donné une excellente version de l'alcoran en anglais, veut faire regarder Mahomet comme un Numa et comme un Thésée. J'avoue qu'il faudroit le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avoit donné des lois paisibles, comme Numa, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de Thésée. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page; que, pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer et la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que Mahomet n'a pas tramé précisé-

ment l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Séide, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire; mais quiconque fait la guerre à son pays, et ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies; faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, et représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartuffe les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail si quelqu'une de ces ames foibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère, qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de Séide, elle se dit à elle-même: Pourquoi obéirois-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence feroit des frères; celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense Votre Majesté. Ce seroit

pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince qui pense et qui parle en homme, qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance, qui se communique avec liberté parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect et la plus vive reconnoissance, etc.

PERSONNAGES.

MAHOMET.
ZOPIRE, skeik ou shérif de la Mecque.
OMAR, lieutenant de Mahomet.
SÉIDE, } esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }
PHANOR, sénateur de la Mecque.
TROUPE DE MECQUOIS.
TROUPE DE MUSULMANS.

La scène est à la Mecque.

LE FANATISME,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui ? moi, baisser les yeux devant ces faux prodiges ?
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges !
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni !
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,
Caresser la révolte et flatter l'imposture !

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d'Ismaël ;
Mais ce zèle est funeste ; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,

Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Etouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux,
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui c'est un prince; il triomphe, il domine;
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée;
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme et la sédition,
Appelle son armée, et croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à son père, et demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître! Ah! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
Allez, portez en pompe, et servez à genoux,
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle;
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfans :
Et moi, jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.

Les

Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille;
Ne perdez point l'Etat : c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,

Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de sa fureur!
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste et flétri que les ans ont glacé
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé.
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que, privé d'enfans, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit foiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre artisan de l'erreur.
Je voudrois qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile;
Je voudrois que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques;
Elle vient, et son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCÈNE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,

Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; et s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère;
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens :
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter! et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée?

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidoient mes foibles ans;
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour :
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends : vous espérez partager quelque jour

De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître:
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connoissons point l'orgueil de la naissance;
Sans parens, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;
Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, et n'avez point de père?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfans,
J'aurois pu voir en vous l'appui de mes vieux ans;
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père! justes dieux! lui? ce monstre imposteur!

PALMIRE.

Ah! quels noms inouis lui donnez-vous, Seigneur!
Lui, dans qui tant d'Etats adorent leur prophète!
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète!

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur; et, de mes jours,
Je n'avois entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnoissance
Vous donnoient sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphêmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire; et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refusez!

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre;
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCÈNE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide est avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu! destin plus doux!
Quoi! Séide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.
(*Palmire sort.*)
Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?

O dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfans!
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité!

SCÈNE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, SUITE.

ZOPIRE.

Eh bien! après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un brigand qu'on dut exterminer,
Parle; que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourroit t'écraser:
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE.

Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grâce!
Souffrirez-vous, grands dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,

Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous point vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite, et pèse les humains
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encore, homme foible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel ?
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, et rien par leurs aïeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connois, Omar : en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique;
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup-d'œil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet; conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître :

Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errant de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie
Le virent s'élever dans sa course infinie;
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu;
J'associai ma vie à ses travaux immenses:
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi:
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi;



Et, sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissans, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poste qui te reste est encore assez beau
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et foible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire;
Et, las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidèle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
Je connois comme toi les talens de ton maître;
S'il étoit vertueux, c'est un héros peut-être:
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère;

Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien! pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette?
Elle a trop de vertus pour être sa sujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les lois et corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre, agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siége se prépare;

Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler:
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui? Mahomet?

OMAR.

Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurois répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.
(*A Phanor.*)
Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître;
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil:
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Séide?

SÉIDE.

O charme de ma vie et de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal entendus sur cette infâme rive
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive,
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte et mon impatience
Accusoient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtois l'assaut si long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de sang enivré,
Je devois de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie!

Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage;
J'entre, je me présente; on accepte ma foi;
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta présence
Vînt de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetois aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie :
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur, et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'étoit plus secouru;
Tout finissoit pour moi, quand Séide a paru.

SÉIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

PALMIRE.

C'est Zopire : il sembloit touché de mes alarmes :
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SÉIDE.

Le barbare se trompe; et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant, peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux :)

Nous briserons ta chaîne et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur;
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briseroit ma chaîne;
Il uniroit nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts :
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

SCÈNE II.

OMAR, SÉIDE, PALMIRE.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

SÉIDE.

Lui?

PALMIRE.

Notre auguste père!

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
« Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
» Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.

» Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,
» Et vous lui refusez le rang de citoyen !
» Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire:
» Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire:
» Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir. »
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranloient: l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'assemble; j'y cours, et j'arrive avec lui:
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil, il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différent:
L'un croit voir un héros; l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphême et le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main:
La trève est publiée, et le voici lui-même.

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, SÉIDE, PALMIRE, SUITE.

MAHOMET.

Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom;
Promettez, menacez; que la vérité règne;
Qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux!

SÉIDE.

O mon père, ô mon roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux:
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvroient à la lumière:
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez : je lis dans votre cœur :
Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.
(*A Séide.*)
Vous, suivez mes guerriers ; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR.



MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar : il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course et borner ma carrière :
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connois quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide ?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,

Qui, formés sous ton joug et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment, c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connois mes fureurs et toutes mes foiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, et le sceptre, et les armes:
Ma vie est au combat, et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse,
Qui nourrit des humains la brutale mollesse:
Dans des sables brûlans, sur des rochers déserts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses,
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,

Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet et lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connoître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Est leur père: Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux;
Déjà sans se connoître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient; ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiège cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.

MAHOMET, ZOPIRE.

ZOPIRE.

Ah! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, et puisqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice :
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix,
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères et les filles ;
Et la trève pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace.
Assemblage inoui de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un dieu ?

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeroient silence au reste des humains ;
Ma voix feroit sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser ;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet : nous sommes seuls ; écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est, sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre ;

Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissoit dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie:
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte; il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux; et mon culte épuré,
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa foiblesse et son idolâtrie:
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir,
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi:

Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Et quoi! tout factieux qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui; je connois ton peuple, il a besoin d'erreur.
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Enerve le courage, et rend l'homme stupide;
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! dès long-temps Mahomet n'en a plus.

Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le foible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je puis te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous, cruel! ah! quel nouveau prestige!
Connois-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connois un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité:
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel seroit le ciment, réponds-moi, si tu l'ose.
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit:

MAHOMET.

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connois un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivroient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp, tout deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourroient te servir!

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers;
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :

Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir, et mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie :
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connois-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET.

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trève expire, et demain l'on t'arrête;
Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice;
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur :
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire;
Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, et m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
Ils sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité;
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage;
Un esprit amoureux de son propre esclavage:
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie aux superstitions;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même, oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

MAHOMET.

Je déteste Séide, et son nom seul m'offense;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance:
Mais tu connois l'objet de mon fatal amour;
Tu connois dans quel sang elle a puisé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits;
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

SÉIDE.

Dieu daigne m'appeler:
Mon bras doit le servir; mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnois, j'aurois moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trève expire;
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper:
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirois sa noblesse et son humanité;
Je sentois qu'en secret une force inconnue
Enlevoit jusqu'à lui mon ame prévenue :
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux,
Soit que, dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame tout entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avoit su séduire :
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on vouloit aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurois eu des remords en accusant Zopire.

SÉIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable:
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable;
Et le pontife roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II.

PALMIRE.

D'UN noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet; et cependant mon cœur
Eprouve à son nom même une secrète horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand dieu! de ce trouble où je suis;
Craintive je te sers, aveugle je te suis:
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie!

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur, Séide...

MAHOMET.

Eh bien! d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inoui! votre ame est interdite;
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai point dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidèle?

PALMIRE.

Que dites-vous? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Et quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chastes nœuds que Dieu formoit en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang couleroit pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous-même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui:

Dieu ne sauroit changer; pourroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrois-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler:
Attendez les secrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Séide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts:
Je suis digne du moins de votre confiance.
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.

Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses sermens ; qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous :
Je réponds de son cœur ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime ;
Il voit en vous son roi, son père, son appui :
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.

SCÈNE IV.

MAHOMET.

Quoi! je suis malgré moi confident de sa flamme!
Quoi! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur!
Père, enfans, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCÈNE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin voici le temps et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens ;
Tout est désespéré, si tu ne le préviens.

Le seul Séide ici te peut servir, sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour
Qui peut de ton palais conduire à son séjour;
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole et des vœux chimériques.
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut; il est né pour le crime:
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut. Mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui seul étoit formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de foiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les sermens, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SÉIDE.

MAHOMET.

Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême;
Il faut venger son culte, il faut venger dieu même.

SÉIDE.

Roi, pontife et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu!

MAHOMET.

C'est par vos foibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SÉIDE.

Ah! sans doute, ce dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne; il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez et frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort et le dieu des armées.

SÉIDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre? et quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,

Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis :
De Zopire.

SÉIDE.

De lui! quoi! mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même et pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si, malgré ses erreurs et son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce temple du monde est promis à ma loi;
Si dieu m'en a créé le pontife et le roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose:
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix étoit tout prêt; Palmire étoit à vous :
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Lâche et foible instrument des vengeances suprêmes,

Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SÉIDE.

Je crois entendre dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(*A Omar.*)
Ne l'abandonne pas; et non loin de ces lieux
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SÉIDE.

IMMOLER un vieillard de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice :
J'en ai fait le serment; il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide;
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII.

ZOPIRE, SÉIDE.

ZOPIRE.

A MES yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage:
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours, ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SÉIDE.

O mon devoir! ô cieux!
Ah! Zopire! est-ce vous qui n'ayez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

SÉIDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon dieu connoît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connois bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas! tu t'abandonnes!
Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avois en horreur avant de me connoître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne;
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine?

SÉIDE.

Ah! je sens qu'à ce dieu je vais désobéir;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne sauroit vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas! plus je lui parle, et plus il m'intéresse.
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître?

SÉIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avois toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma foiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connois point de qui tu tiens la vie?

SÉIDE.

Son camp fut mon berceau; son temple est ma patrie:

Je n'en connois point d'autre; et, parmi ces enfans
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnoissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi bien qu'à Palmire :
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SÉIDE.

Eh! qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens; le sang va couler; je veux sauver le tien.

SÉIDE.

Juste ciel! et c'est moi qui répandrois le sien!
O sermens! ô Palmire! ô vous, dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains; tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCÈNE IX.

ZOPIRE, OMAR, SÉIDE, SUITE.

OMAR, *entrant avec précipitation.*

TRAÎTRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SÉIDE.

Où suis-je! ô ciel! où suis-je! et que dois-je résoudre?

D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SÉIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE X.

ZOPIRE.

Ah! Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore;
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCÈNE XI.

ZOPIRE; PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide! qu'ai-je lu? Grands dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel!

Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfans! tendre espoir que je n'ose écouter!
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie?
O mon sang! où porter mes larmes et ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux, qui s'appaisent peut-être.
Dieux! rendez-moi mes fils: dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel!

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien! que pense Hercide?

OMAR.

Il paroît effrayé;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est foible; ami, le foible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance:
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre:
On n'a point de parens alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit son unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connoît pas.

Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

SCÈNE II.

MAHOMET, OMAR, *sur le devant, mais retirés de côté;* SÉIDE, *dans le fond.*

SÉIDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.
(*Il sort avec Omar.*)

SÉIDE, *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accabloit de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute,
Mais quelle obéissance! ô ciel! et qu'il en coûte!

SCÈNE III.

SÉIDE, PALMIRE.

SÉIDE.

Palmire, que veux-tu? Quel funeste transport!

Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à dieu, tu vas donc obéir?

SÉIDE.

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Eclairez mon esprit, et conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même;
C'est tout ce que je sais; le doute est un blasphême:
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SÉIDE.

Il l'est, puisque Palmire et le croit et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop, que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étois prédestiné.
Mahomet s'expliquoit, il a fallu me taire;
Et, tout fier de servir la céleste colère,

Sur l'ennemi de dieu je portois le trépas;
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.
Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appeloit;
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la foiblesse!
Avec quelle grandeur et quelle autorité
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité!
Que la religion est terrible et puissante!
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante.
Palmire, je suis foible, et du meurtre effrayé;
De ces saintes fureurs je passe à la pitié;
De sentimens confus une foule m'assiège:
Je crains d'être barbare, ou d'être sacrilège.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi! dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main;
J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse et qui retient mes foibles volontés.
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines:
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes,
Mais, sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé:
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire!

SÉIDE.

Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

SÉIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SÉIDE.

Mais si le ciel l'ordonne?
Si je sers et l'amour et la religion?

PALMIRE.

Hélas?

SÉIDE.

Vous connoissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis...

SÉIDE.

Eh bien! pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SÉIDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi?

SÉIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu! quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SÉIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;
C'est son dernier oracle et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SÉIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fuis; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé!

SÉIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé;
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains! tout mon sang s'est glacé.
Le voici, juste ciel!...
(*Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCÈNE IV.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, *sur le devant.*

ZOPIRE, *près de l'autel.*

O dieux de ma patrie!
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,

C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette foible paix vont briser les barrières.
Dieux! si d'un scélérat vous respectez le sort...

SÉIDE, *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphême?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort,
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière;
Que j'expire en leurs bras; qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! si j'en croyois mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE, *à Séide.*

Que dit-il? ses enfans!

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore!
Je mourrois du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

SÉIDE.

Il court à ses faux dieux! frappons.
(Il tire son poignard.)

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Hélas!

SÉIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré;
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré!

Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SÉIDE.

Je vous suis, ministres du trépas :
Vous me montrez l'autel ; vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non; trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SÉIDE.

Il n'est plus temps; avançons : l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SÉIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, où veut-il m'arrêter?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien?

SÉIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.
(*Il sort, et va derrière l'autel où est Zopire.*)

PALMIRE.

Je meurs! O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève!
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève!

Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide... hélas!...

SÉIDE *revient d'un air égaré.*

Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnois-tu celle qui vit pour toi?

SÉIDE.

Où sommes-nous?

PALMIRE.

Eh bien! cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?

SÉIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SÉIDE.

Qui? Zopire!

PALMIRE.

Ah! grand dieu! dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SÉIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.
(*Il s'assied.*)
Ah! je revois le jour, et mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SÉIDE.

(*Il se relève.*)

Moi ! je viens d'obéir...

D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel ! tu l'as voulu ! peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable !
La nature a tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractère, et des traits si touchans !...
De tendresse et d'effroi mon ame s'est remplie,
Et, plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SÉIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire !...

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire !

SÉIDE, *en pleurant.*

Ah ! si tu l'avois vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin !
Je fuyois. Croirois-tu que sa voix affoiblie
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie ?
Il retiroit ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas ! il m'observoit d'un regard douloureux.

Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait!

PALMIRE.

On vient; je tremble pour ta vie.
Fuis, au nom de l'amour, et du nœud qui nous lie.

SÉIDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle! sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurois pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler!
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SÉIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vue?
(*Zopire paroît, appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.*)

PALMIRE.

C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SÉIDE.

Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.

Je n'y puis résister; elle entraine mes sens.

ZOPIRE, *avançant et soutenu par elle.*

Hélas! servez de guide à mes pas languissans!

(*Il s'assied.*)

Séide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCÈNE V.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyois Hercide!... Ah! Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connoissez votre père.

SÉIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SÉIDE.

Mon père?

ZOPIRE.

O ciel!

PHANOR.

Hercide est expirant:
Il me voit, il m'appelle; il s'écrie en mourant:

S'il en est encor temps, préviens un parricide;
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet:
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, et frère de Palmire.

SÉIDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frère?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes dieux!
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux;
Vous m'éclairiez sans doute. Ah! malheureux Séide!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SÉIDE, *se jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnoissance, et ma religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, *à genoux, arrêtant le bras de Séide.*

Ah! mon père, ah! Seigneur! plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.

SÉIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.

Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin; je meurs, mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trève rompue
Laissoit à mes desseins une libre étendue :
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paroître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SÉIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, OMAR, SUITE.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire; enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel! quel comble du crime! et qu'est-ce que je vois?

SÉIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SÉIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéissez.

PALMIRE.

Non; arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège; et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.
Auprès de votre roi, Madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!
(*On emmène Palmire et Séide.*)

ZOPIRE, *à Phanor.*

On les enlève! O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît: tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Quoi! Séide est mon fils.

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!

O forfaits! ô nature!.... Allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux! de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, OMAR, SUITE DANS LE FOND.

OMAR.

Zopire est expirant, et ce peuple éperdu
Levoit déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur:
Là, nous en gémissons; nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée;
Osman la conduisoit par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie?

OMAR.

Qui pourroit l'en instruire? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avoit su mêler.
Le châtiment sur lui tomboit avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînoit sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçoit son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portoit son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide;
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, SUITE DE PALMIRE ET DE MAHOMET.

PALMIRE.

Ciel! où suis-je? ah! grand dieu!

MAHOMET.

Soyez moins consternée.
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuse et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre; et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Séide et du reste étouffez la mémoire :
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles lois, ô ciel! et quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquoit à ma misère, et manquoit à ta rage.

Le voilà donc, grand dieu! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides.
De ma foible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise, et soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçoient tant de fois
Quiconque osoit douter de tes indignes lois,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, et les vœux que je fais!

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur...

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, PALMIRE, SUITE.

OMAR.

On sait tout, Mahomet.
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit; la prison est forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut: une foule insensée,
Elevant contre toi ses hurlemens affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Séide est à leur tête, et d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps, souillé de sang, est l'horrible signal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant: Je suis un parricide:
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devoient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juste ciel! et soutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET, *à Omar.*

Eh bien! que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connoissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR, SA SUITE, *d'un côté;* SÉIDE, *et* LE PEUPLE *de l'autre;* PALMIRE *au milieu.*

SÉIDE, *un poignard à la main, mais déjà affoibli par le poison.*

Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple, né pour me suivre, écoutez votre maître.

SÉIDE.

N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... Grands dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!
(*Il avance, il chancelle.*)
Frappons.... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE, *courant à lui.*

Ah! mon frère!
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SÉIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler?
(*Il tombe entre les bras des siens.*

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu, qui m'a confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux! connoissez son prophète et sa loi,
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frère! eh quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois:
Et toi, Séide aussi!

SÉIDE, *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime étoit horrible autant qu'involontaire;
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat; si dieu punit l'erreur,
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô dieu! cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit,
Non; le poison sans doute....

MAHOMET, *en l'interrompant, et s'adressant au peuple.*

Apprenez, infidèles,
A former contre moi des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnoissez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grâce au pontife à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiser ma colère.

(*Le peuple se retire.*)

PALMIRE, *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié!
A force de forfaits tu t'es déifié,
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te suive au moins.

(*Elle se jette sur le poignard de son frère.*)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable

Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords ! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur, né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma foiblesse, et sauve encor ma gloire:
Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

FIN DU FANATISME.

MÉROPE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1743.

LETTRE

LETTRE

A M. LE MARQUIS SCIPION MAFFEI,

AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE, ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES CÉLÈBRES.

Monsieur,

Ceux dont les Italiens modernes et les autres peuples ont presque tout appris, les Grecs et les Romains, adressoient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de

presque tous les beaux arts, et les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de Léon X, firent renaître la tragédie ; et vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siècle où l'art des Sophocle commençoit à être amolli par des intrigues d'amour souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoroient le goût de votre ingénieuse nation ; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'Athalie : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie ; c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paroît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'Athalie ; et si notre admirable Racine a mis plus d'art, de poésie et de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'Alexandre (et il faut de tels précepteurs aux rois), Aristote, cet esprit si étendu, si juste et si éclairé dans les choses qui étoient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa Poétique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnoissance de Mérope et de son fils étoit le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnoit à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissoient de crainte que le vieillard qui devoit arrêter le bras de Mérope n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce, qu'on jouoit de son temps, et dont il nous reste très-peu de fragmens, lui paroissoit la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide; mais ce n'étoit pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'Euripide, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès : peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'étoit la Vénus toute nue de Praxitèle qu'ils cherchoient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençoit à fleurir en France, et à s'élever même fort audessus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le cardinal de Richelieu, qui re-

cherchoit toute sorte de gloire, et qui avoit fait bâtir la salle des spectacles du Palais-Royal, pour y représenter des pièces dont il avoit fourni le dessein, y fit jouer une Mérope sous le nom de Téléphonte. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avoit une centaine de vers de sa façon; le reste étoit de Colletet, de Bois-Robert, de Desmarêts, et de Chapelain; mais toute la puissance du cardinal de Richelieu ne pouvoit donner à ces écrivains le génie qui leur manquoit. Il n'avoit peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; et tout ce qu'il pouvoit et devoit faire, c'étoit d'encourager le grand Corneille.

M. Gilbert, résident de la célèbre reine Christine, donna, en 1643, sa Mérope, aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de la Chapelle, de l'académie française, auteur d'une Cléopâtre jouée avec quelque succès, fit représenter sa Mérope en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochoit trop de merveilleux. Il se trompoit; ce n'étoit pas ce merveilleux qui avoit fait tomber son ouvrage, c'étoit en effet le défaut du génie, et la froideur de la versification; car voilà le grand point; voilà le vice capital qui fait périr tant de poèmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ou-

vrage, et le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poètes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. de la Grange fit jouer son Amasis, qui n'est autre chose que le sujet de Mérope sous d'autres noms: la galanterie règne aussi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de la Chapelle; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle est écrite avec plus de chaleur et de force: cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, *et habent sua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudissemens, et c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant et après Amasis, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu près semblables, dans lesquelles une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, et le reconnoît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même, et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avoit fait réussir, du moins pour un temps, le Camma de Thomas Corneille.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il

n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume d'accábler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à Racine, comme on le lui reproche en Italie ; c'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique : elle est le fondement de toutes ses pièces ; elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide ; et, s'il est tragique, il doit régner seul : il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou, c'est le grand Corneille même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre ; et si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raison ; c'est que, dans la tragédie d'Othon,

> Othon à la princesse a fait un compliment
> Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant ;
> Il suivoit pas à pas un effort de mémoire,
> Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.

Camille sembloit même assez de cet avis;
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis...
Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?

C'est que, dans Pompée, l'inutile Cléopâtre dit que César

Lui trace des soupirs, et d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

C'est que César demande à Antoine,

S'il a vu cette reine adorable?

Et qu'Antoine répond:

Oui, Seigneur, je l'ai vue; elle est incomparable.

C'est que, dans Sertorius, le vieux Sertorius même est amoureux à la fois par politique et par goût, et dit:

J'aime ailleurs: à mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a su charmer.....
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Ne sont pas un grand charme à captiver les sens.

C'est que, dans Œdipe, Thésée débute par dire à Dircé:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Enfin, c'est que jamais un tel amour ne fait verser de larmes; et quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monsieur, que ce que tous les connoisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi; enfin ce qu'on pense, et ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, et j'ajoute que je respecte plus Corneille, et que je connois mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une Mérope sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croiroit qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de Charles II, l'amour s'étoit emparé du théâtre d'Angleterre; et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené, et traité de même, est encore le défaut le moins monstrueux de la Mérope anglaise. Le jeune Egisthe, tiré de sa prison par une fille d'honneur amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison et un poignard, et qui lui dit: « Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir » à tuer ta maîtresse. » Le jeune homme boit, et on l'emporte mourant. Il revient, au cinquième acte, annoncer froidement à Mérope qu'il est son

fils, et qu'il a tué le tyran. Mérope lui demande comment ce miracle s'est opéré. « Une amie de la » fille d'honneur, répond-il, avoit mis du jus de » pavot au lieu de poison dans la coupe. Je n'étois » qu'endormi quand on m'a cru mort; j'ai appris » en m'éveillant que j'étois votre fils, et sur le » champ j'ai tué le tyran. » Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue : mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encore épuré? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la musique, leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux arts; et si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens Addisson et Pope, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais tandis que le sujet de Mérope étoit ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avoit long-temps qu'il étoit traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siècle, qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de Torelli avoit donné sa Mérope avec des chœurs. Il paroît que si M. de la Chapelle a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont, l'air romanesque, l'amour inutile, et les épisodes, et que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'absurdité, l'auteur italien avoit outré les dé-

fauts des Grecs, qui sont le vide d'action, et la déclamation. Enfin, Monsieur, vous avez évité tous ces écueils; vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre, vous leur avez donné dans votre Mérope l'exemple d'une tragédie simple et intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre Mérope redoubla lorsque j'eus l'honneur de vous connoître à Paris, en 1733; je m'aperçus qu'en aimant l'auteur je me sentois encore plus d'inclination pour l'ouvrage : mais, quand je voulus y travailler, je vis qu'il étoit absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des Sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrois qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune Egisthe faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête et qui s'empare de cette bague. Je n'oserois hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous

empêcheroient de représenter le tyran de Mérope, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserois pas faire dire par Mérope au tyran : « Pourquoi donc ne m'avez-» vous pas parlé d'amour auparavant, dans le » temps que la fleur de la jeunesse ornoit encore » mon visage? » Ces entretiens sont naturels; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourroit les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffriroit pas non plus que Mérope fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettroient encore moins que la confidente de Mérope engageât le jeune Egisthe à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art, et ces traits sont bien différens à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de

vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paroissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune Cresphonte, et qui lui prend sa bague, lui dit :

. . . . . Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito real non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite, parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

« Les esclaves, chez vous, portent de tels joyaux!
» Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
» Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois. »

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser, après vingt ans, l'assassin reconnu de sa famille :

La donna, come sai, ricusa e brama.

« La femme, comme on sait, nous refuse et désire. »

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

. . . . . Dissimulato in vano
Soffre di febre assalto; alqnanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spirti.

« On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre,
» Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces. »

Dans votre quatrième acte, le vieillard Polydore demande à un homme de la cour de Mérope, qui il est. Je suis Eurises, le fils de Nicandre, répond-il. Polydore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Nestor d'Homère.

. . . . Egli era umane
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quanto ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia
D' Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel fanciullin che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa:
Parmi l'altr'jeri. O quanto siete presti,
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
Che noi diam loco!

« Oh qu'il étoit humain! qu'il étoit libéral!
» Que, dès qu'il paroissoit, on lui faisoit d'honneur!
» Je me souviens encor du festin qu'il donna,
» De tout cet appareil, alors qu'il épousa
» La fille de Glicon et de cette Olimpie,
» La belle-sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous?
» Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie
» Se faisoit un plaisir de conduire à la cour?
» Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte!
» Que vous croissez, jeunesse! et que, dans vos beaux jours,
» Vous nous avertissez de vous céder la place! »

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond:

. . . . Oh curioso
Punto i' non son: passò stagione: assai

Veduti ho sacrificj, io mi ricordo
Di quello ancora quando il rè Cresfonte
Incominciò a regnar. Quella fu pompa!
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate : i sacerdoti
Risplendean tutti, e dove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

. . . . « Je suis sans curiosité.
» Le temps en est passé; mes yeux ont assez vu
» De ces apprêts d'hymen, et de ces sacrifices.
» Je me souviens encor de cette pompe auguste,
» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du règne de Cresphonte. Ah! le grand appareil!
» Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés;
» Tous les prêtres brilloient; et les yeux éblouis
» Voyoient l'argent et l'or partout étinceler. »

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes; mais Paris et notre parterre veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourroit même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avoit dans Athènes : car enfin il me semble qu'on ne représentoit d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes solennelles; et Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptoit dans Athènes que dix

mille citoyens, et notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu, dans votre tragédie, traduire cette élégante et simple comparaison de Virgile:

> Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
> Amissos queritur fœtus.

Si je prenois une telle liberté, on me renverroit au poème épique : tant nous avons affaire à un maître dur, qui est le public!

> Nescis, heu! nescis nostræ fastidia Romæ :
> Et pueri nasum rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce soient les héros qui parlent, et non le poète; et notre public pense que dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans un danger pressant, les princes, les ministres ne font point de comparaisons politiques.

Comment pourrois-je encore faire parler souvent ensemble des personnages subalternes? Ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs : ce sont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation, d'au-

tant plus difficile qu'elle est depuis long-temps rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité réprouve, combien de beautés je regrettois! combien me plaisoit la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous! Je vous rends compte, Monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre *, en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle: je l'ai donc faite différemment! mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient auroit fait présent des plus riches étoffes: ce roi devroit permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui.

---

* Voltaire ne s'étoit d'abord proposé que de traduire la Mérope italienne; il avoit même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers:

Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres:
Montrez-vous; dépouillez ces vêtemens funèbres,
Ces tristes monumens, l'appareil des douleurs:
Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs;
Que dans ce jour heureux les peuples de Messène
Reconnoissent dans vous mon épouse et leur reine.
Oubliez tout le reste, et daignez accepter
Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre : mais la raison qui m'en éloignoit le plus étoit la crainte de la faire paroître après d'autres pièces heureuses, dans lesquelles on avoit vu depuis peu le même sujet sous des noms différens. Enfin, j'ai hasardé ma tragédie, et notre nation a fait connoître qu'elle ne dédaignoit pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture où plusieurs tableaux représentent le même sujet; les connoisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre; c'est une espèce de concours qui sert à la fois à perfectionner l'art, et à augmenter les lumières du public.

Si la Mérope française a eu le même succès que la Mérope italienne, c'est à vous, Monsieur, que je le dois; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui, dans votre ouvrage, m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurois souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, et je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage de Rucellai :

Tu sai pur che l'imagin' della voce
Che risponde da i sassi, ov' eco alberga,
Sempre nemica fu del nostro regno,
E fu inventrice delle prime rime.

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a long-temps, qu'une telle tentative n'auroit jamais de succès en France, et qu'il y auroit beaucoup plus de foiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connoissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire! non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde, science uniquement de dictionnaire, qui chargeroit la mémoire sans éclairer l'esprit; je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connoître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un pouvoir mal entendu, ont causé de maux, et qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nou-

veaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription, *au marquis Scipion Maffei vivant:* inscription aussi belle en son genre que celle qu'on lit à Montpellier, *à Louis XIV après sa mort.*

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il étoit né à Vérone.

PERSONNAGES.

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène.
ÉGISTHE, fils de Mérope.
POLYPHONTE, tyran de Messène.
NARBAS, vieillard.
EURYCLÈS, favori de Mérope.
ÉROX, favori de Polyphonte.
ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

GRANDE reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages.
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix:
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang, et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.

Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits;
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois;
Vous, que tant de constance, et quinze ans de misère,
Font encor plus auguste et nous rendent plus chère;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis...

MÉROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer : déjà d'un pas rapide
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes?
Egisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMÉNIE.

Mais quoi! cet intérêt et si juste et si tendre
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MÉROPE.

Je suis mère; et tu peux encor t'en étonner?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez, l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?

Son enfance étoit chère à vos yeux éplorés;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette,
Ses périls nourrissoient ma tendresse inquiète;
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude où j'étois retenue
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue:
Egisthe, écrivoit-il, mérite un meilleur sort:
Il est digne de vous et des dieux dont il sort:
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte:
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris: « Sauvez le roi, son épouse, et ses fils! »
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,

Ces esclaves fuyans, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevoient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploroient contre leurs assassins.
Egisthe échappa seul; un dieu prit sa défense:
Veille sur lui, grand dieu qui sauvas son enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence;
Qu'il règne au lieu de moi: voilà ma récompense.

SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Eh bien! Narbas? mon fils?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, Madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée:
Narbas est inconnu; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite:
Il veille sur Egisthe: il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'assure son passage;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son trône: en vain ma foible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits;
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourroit nous avilir!
Mon fils dans ses Etats reviendroit pour servir!
Il verroit son sujet au rang de ses ancêtres!
Le sang de Jupiter auroit ici des maîtres!
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire!

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire:

On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus foible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes;
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
Il touche à la couronne; et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse:
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi! partout sous mes pas le sort creuse un abîme!
Je vois autour de moi le danger et le crime;
Polyphonte, un sujet de qui les attentats....

EURYCLÈS.

Dissimulez, Madame, il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désoloient Messènes,
Qui versoient tant de sang, qui formoient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connois; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'Etat connoît peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère;
Mais l'Etat veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,

Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irois de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrois en vos mains sa mère et son Etat,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'Etat quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie;
Ce sang coula pour vous; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus:
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos lois!
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à se mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendroit en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,

Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le temps; digne en effet de l'être;
Un roi qui la défende; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egisthe jeune encore, et sans expérience,
Etaleroit en vain l'orgueil de sa naissance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature ainsi qu'un héritage;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu;
C'est le prix du courage: et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse;
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Presqu'en votre présence assassinés par eux;
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez:
Voilà mes droits, Madame, et mon rang, et mon titre,
La valeur fit ces droits; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi:
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend:
En un mot, c'est à moi de défendre sa mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance;
Défendez votre roi, secourez l'innocence;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jusques à vous je descendrois peut-être,
Je pourrois m'abaisser; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCÈNE IV.

POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX.

Seigneur, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez su du trône aplanir le chemin;
Et pour vous y placer vous attendez sa main!

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egisthe; et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparoît, peut se tourner vers lui.

En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières;
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissoit tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre;
En vain du sang des rois dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur:
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Egisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servoient arracha son enfance:
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connois le sort; il peut se démentir;
De la nuit du silence un secret peut sortir;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX.

Ah! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
D'Elide et de Messène occupent les limites,
Si Narbas reparoît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connoît ce sang qui doit couler.
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien ! encor ce crime ! il m'est trop nécessaire :
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés ;

Que l'avare en secret te vende son suffrage :
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promet, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Egisthe!
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paroissoit dégouttante;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre! un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euryclès?
Quel sang a-t-il versé? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords sont infectés;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; et nos champs et nos villes

Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence;
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma foiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS.

(*A Isménie.*)

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène;
Qu'il paroisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle; il m'emporte trop loin:
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire;

Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité :
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul peut-être
Qui pourroit conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;
Et l'on croit....

MÉROPE.

Non, mon fils ne le souffriroit pas ;
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui seroit moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamneroit, si, paisible en son rang,
Il n'en croyoit ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son ame étoit instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il régloit sa conduite ;
De ses tristes amis s'il consultoit la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,
Il verroit que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURYCLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connois ses fureurs ;

Mais il est tout-puissant; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Egisthe.

MÉROPE.

Ah! c'est ce même amour, à mon gré précieux,
Qui me rend Polyphonte encòr plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire?
Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il respire.
Cruel! apprenez-moi....

EURYCLÈS.

Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûloient d'interroger.

SCÈNE II.

MÉROPE, EURYCLÈS, EGISTHE, *enchaîné;*
ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(*Elle sort.*)

ÉGISTHE.

O dieu de l'univers!
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?

Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes?

ÉGISTHE.

O reine! pardonnez : le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*A Euryclès.*)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie....

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!.... T'étoit-il connu?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurois employé qu'une juste défense?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osois prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvois offrir ni présens ni victimes:
Né dans la pauvreté, j'offrois de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il sembloit que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.

Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard:
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyois; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh! Madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissoit; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!... j'ai cru.... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURYCLÈS.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

ÉGISTHE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je! en Elide! Ah! peut-être...
L'Elide... répondez... Narbas vous est connu?
Le nom d'Egisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel étoit votre état, votre rang, votre père?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère;
Polyclète est son nom : mais Egisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connois pas.

MÉROPE.

O dieux, vous vous jouez d'une triste mortelle!
J'avois de quelque espoir une foible étincelle;
J'entrevoyois le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.

On me parloit souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avoit frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentois ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours;
C'est ma première faute; elle a troublé mes jours :
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Egisthe; Egisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins....

SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ah! Madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien....

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTHE.

J'avois cru que les dieux
Auroient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Egisthe.*)

EURYCLÈS, *à Mérope.*

Je vous l'avois prédit:
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes:
J'en attendois justice; ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous

Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourroient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'ETAT n'est point ingrat; non, Madame: on vous aime,
On vous conserve encor l'honneur du diadème:
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave!

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez sa voix, Madame; elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups;

Rappelez votre force, à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus; les maux ont lassé mon courage:
Mais n'importe; parlez.

EURYCLÈS.

C'en est fait; et le sort....
Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi! mon fils!

EURYCLÈS.

Il est mort.
Il est trop vrai: déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, et glace tout leur zèle.

MÉROPE.

Mon fils est mort!

ISMÉNIE.

O dieux!

EURYCLÈS.

D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi! ce jour, que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

EURYCLÈS.

Hélas! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissoit dans votre sein,
Lui que vous protégiez!

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin!

EURYCLÈS.

Oui, Madame; on en a des preuves trop certaines,
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchoient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
(*On apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)
Le traître avoit jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
Quoi! ce monstre avoit pris cette armure sacrée?

EURYCLÈS.

Celle qu'Égisthe même apportoit en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux!
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'étoit Narbas; c'étoit son déplorable guide;
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité!
Hélas! de l'assassin le bras ensanglanté,

Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture!
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin!

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin?

SCÈNE VI.

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉROX, ISMÉNIE,
GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX.

Madame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Egisthe on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Erox, et je le crois sans peine;
Il en jouit du moins, et les destins l'ont mis
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône; agréez qu'il partage
De ce fils qui n'est plus, le sanglant héritage,
Et que dans vos malheurs, il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable:
Le droit de le punir est un droit respectable;
C'est le devoir des rois: le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis:

A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non; je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix; allez, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,

Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NARBAS.

O DOULEUR ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
Je reviens sans Egisthe ; et Polyphonte est roi !
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas :
Il règne ; il affermit le trône qu'il profane ;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne !
Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrans !
Dieux ! dérobez Egisthe au fer de ses tyrans :
Guidez-moi vers sa mère ; et qu'à ses pieds je meure.
Je vois, je reconnois cette triste demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.

A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduise à ses yeux;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce palais
Un Dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II.

NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMÉNIE.

Quel est cet inconnu dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?

NARBAS.

Oh! qui que vous soyez, excusez mon audace :
C'est un infortuné qui demande une grâce.
Il peut servir Mérope; il voudroit lui parler.

ISMÉNIE.

Ah! quel temps prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, Madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,

Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auroient comblé ses malheurs inouis?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Egisthe, ô dieux! le malheureux Egisthe!

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne seroit plus ?

ISMÉNIE.

Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il est assassiné? Mérope en est instruite?
Ne vous trompez-vous pas?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins,
C'est vous en dire assez; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins?

ISMÉNIE.

Au désespoir livrée
Mérope va mourir; son courage est vaincu:
Pour son fils seulement Mérope avoit vécu;
Des nœuds qui l'arrêtoient sa vie est dégagée;
Mais avant de mourir elle sera vengée:
Le sang de l'assassin par sa main doit couler;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis, cherche à flatter sa peine;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, *s'en allant.*

Hélas! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir?
Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMÉNIE.

Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidèle;
Il pleure; il ne craint point de marquer un vrai zèle:
Il pleure; et tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.

Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montroit pour Egisthe un cœur trop paternel!
Hélas! courons à lui... Mais quel objet cruel!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTHE, *enchaîné;* EURYCLÈS, ISMÉNIE, GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices!

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant.*

Oui; sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avois dit à vos pieds la simple vérité;
J'avois déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice:
Qui peut avoir si tôt lassé votre justice?

Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

MÉROPE.

Quel intérêt ? barbare !

ÉGISTHE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! j'aurois voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.

(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice !
On m'accueille, on me flatte; on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachoit à mes tristes forêts ?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets ?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avoit prédit...

MÉROPE.

Barbare ! il te reste une mère.
Je serois mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,
S'il étoit votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.

Que je suis malheureux! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurois donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure...

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment? que dis-tu?

ÉGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui? ton père? En Elide! en quel trouble il me jette!
Son nom? parle : réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendoit ma fureur!
C'en est trop; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés...

NARBAS, *paroissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire, ô dieux!

MÉROPE.

Qui m'appelle?

NARBAS.

Arrêtez!

Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître!

NARBAS.

Arrêtez!

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

ÉGISTHE, *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame! empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime:
Que je vous parle.

EURYCLÈS *emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.*

O ciel!

MÉROPE, *s'avançant.*

Vous me faites trembler:
J'allois venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egisthe....

MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien! Egisthe?

NARBAS.

O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchoit la destinée,
C'est Egisthe....

MÉROPE.

Il vivroit!

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs!

ISMÉNIE.

Dieux puisssans!

NARBAS, *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.
Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain : ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle.*

Ah! Narbas, est-ce vous? est-ce un songe trompeur?
Quoi! c'est vous! c'est mon fils! qu'il vienne, qu'il paroisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*A Isménie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important;
Le salut de la reine et d'Egisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joie!
Cher Egisthe! quel dieu défend que je te voie?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connoissant pas, vous alliez l'égorger;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnoissant vous assurez sa perte.

Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez:
Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblez.

SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Ah! Madame, le roi commande qu'on saisisse....

MÉROPE.

Qui?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, *avec transport.*

Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entreprise exécrable et soudaine!
Pourquoi m'ôter Egisthe?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.

L'interroger? qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte ; implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! lui! quel coup de foudre! ô ciel!

MÉROPE.

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais....

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egisthe et le père et les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah! dieux!

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes;
Il déguisa sa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais:
Il y porta la flamme; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissans.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocens:
Je l'ai conduit, seize ans, de retraite en retraite;
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître, et devient votre époux!

MÉROPE.

Ah! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient: c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux! est-il possible?
(*A Narbas.*)
Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez, Madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, *à Euryclès.*

Ah! cours; et que tes yeux.
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas! j'espère en ta prudence:
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux! ce monstre s'avance.

SCÈNE VI.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE, SUITE.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices déjà, par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avois à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils seroit-il altéré?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices!
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices;
Si je pouvois par lui reconnoître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvoit....

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains?

POLYPHONTE.

Oui, Madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MÉROPE.

Ah! barbare!... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.
(*A part.*)
O mon sang! ô mon fils! quel sort on vous prépare!
(*A Polyphonte.*)
Seigneur, ayez pitié....

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare
Il mourra.

MÉROPE.

Lui?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourroient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux? que dois-je en soupçonner?
Quel est-il?

MÉROPE.

Eh! Seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne!

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône: et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte;
Il y manquoit sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE.

Eh! Madame!

MÉROPE.

Ah! Seigneur!

Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MÉROPE.

O dieux! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa foiblesse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

A ses emportemens, je croirois qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin;
Je croirois que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'étoit caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux:
Telle est la loi du peuple; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère;
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler;
Que pensez-vous de lui?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, Seigneur, et je n'attendois pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.

J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel est-il, en un mot?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'Etat les vestiges honteux :
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egisthe?
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

ÉROX.

Mérope, dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste;
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.
Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort, et le croira vengé.

Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère?
Mérope alloit verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main;
Que vouloit-il?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venoit implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, surtout, excite mes soupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
La reine, qui tantôt pressoit tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice?
La pitié paroissoit adoucir ses fureurs;
Sa joie éclatoit même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importe sa pitié, sa joie, et sa vengeance?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II.

MÉROPE, ÉGISTHE, POLYPHONTE, EURYCLÈS, ÉROX, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos sermens; songez à me venger :

Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah! dieux!

ÉGISTHE, *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine;
Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi:
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux! oses-tu, dans ta rage insolente...

MÉROPE.

Eh! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente;
Elevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je! quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MÉROPE.

Qui, moi, Seigneur?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux!
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE.

Je ne les cache point; ils paroissent assez;
La cause en est trop juste, et vous la connoissez:

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLYPHONTE.

Qu'il meure!

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Egisthe et les soldats.*

Barbare! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi! votre fils?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es: et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?

ÉGISTHE.

Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes...?

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'étoit désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds;
Mérope les embrasse, et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourmens : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils alloit percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O reine! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.

Hercule ainsi que moi commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier; cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, *à Mérope.*

Eh bien! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte;
Son courage me plaît, je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter?

MÉROPE.

Hélas!

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver;
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver?

MÉROPE.

Quoi! barbare!

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame en sa faveur paroît trop attendrie,

Pour

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, Madame; ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère, ou sa complice.
Choisissez; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me suive.

(*A Mérope.*)

Je vous attends; voyez si vous voulez qu'il vive;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, *que les soldats emmènent.*

O reine auguste et chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi:
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III.

MÉROPE.

Cruels, vous l'enlevez; en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré!
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah! privez-moi de lui; cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Egisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MÉROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?

J'ai parlé, c'en est fait; et je dois désormais
Réparer ma foiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos sermens;
Messène en est témoin, les dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur:
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie?

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie!

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Eh bien ! le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs :
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*Aux sacrificateurs.*)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah! mon prince! ah! mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran désarmez la colère,
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope! et Cresphonte est mon père!
Son assassin triomphe; il commande, et je sers!
Je suis le sang d'Hercule; et je suis dans les fers!

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide!

ÉGISTHE.

Eh quoi! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévoroit mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeoit mon malheur;
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurois point aux dieux demandé d'autre père:
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah! mon père! ah! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissoient; mon sort étoit rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.

SCÈNE II.

ÉGISTHE, POLYPHONTE, NARBAS, EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE.

(*Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.*)

Retirez-vous; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la foiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Elevé loin des cours, et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens; viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connoître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître;
Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE.

Foible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir :
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez; vous répondrez de ses caprices vains.
Je connois votre haine, et j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE.

Ah! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.

Hercule! instruis mon bras à me venger du crime;
Eclaire mon esprit, du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon Prince, êtes-vous las de vivre?

EURYCLÈS.

Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout foible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez....

ÉGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons seroit souple et docile;
Je vous croirois tous deux: mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel! qu'est-ce que je voi!
Mérope!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, SUITE.

MÉROPE.

Le tyran m'ose envoyer vers toi:
Ne crois pas que je vive après cet hyménée;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort:
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.

Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connois et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger il faut savoir souffrir.
Je sens que ma foiblesse et t'indigne et t'outrage;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils....

ÉGISTHE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu?
Dieux! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Etes-vous reine et mère?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang; je vois le sang d'Alcide;
Ah! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes foibles esprits.

ÉGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étois reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu :
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime et l'on me fuit.

ÉGISTHE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats
A cet autel horrible accompagnent ses pas?

MÉROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul, je vous y suivrai; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvoient, sans doute.

MÉROPE.

Eh! quel est ton dessein?

ÉGISTHE.

Marchons, quoiqu'il en coûte.
Adieu, tristes amis; vous connoîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(*A Narbas, en l'embrassant.*)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCÈNE V.

NARBAS, EURYCLÈS

NARBAS.

Que va-t-il faire? Hélas! tous mes soins sont trahis;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérois que du temps la main tardive et sûre
Justifieroit les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Egisthe reprendroit son empire usurpé :
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Egisthe va se perdre à force de courage :
Il désobéira ; la mort est son partage.

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
La reine en expirant a prévenu sa honte;
Tel étoit son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah! son fils n'est donc plus! Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les sons de la trompette, et les voix des mourans;
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.
(*Il sort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre!
O dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés;
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle! Est-ce vous, Isménie?

Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMÉNIE.

Ah! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Egisthe?

ISMÉNIE.

Il est.... le digne fils des dieux:
Egisthe! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime étoit prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étinceloit des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçoit les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquoit le trépas;
Le peuple observoit tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels;
Il court; c'étoit Egisthe; il s'élance aux autels;

Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disoit-il; dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Egisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève : il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animoit ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine;
C'est mon fils; déchirez sa mère, et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirans:
On marche, on est porté sur les corps des mourans;
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux

Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: Il est mort, il tombe; il est vainqueur.
Je cours, je me consume; et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris:
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence:
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits;
O ciel! conserve Egisthe, et que je meure en paix!
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCÈNE VII.

MÉROPE, NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE, SOLDATS.
(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.*)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi:
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,

C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimoit Messène, il usurpoit mon rang ;
Il m'offroit une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois ; c'est le sang de Cresphonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est-là votre roi qui combattoit pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnoître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnoissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre.

Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII.

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE, PEUPLE.

EURYCLÈS.

Ah! montrez-vous, Madame, à la ville calmée :
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé; les cœurs sont attendris:
Le peuple impatient verse des pleurs de joie;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour :
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage;
On veut revoir Narbas: on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est partout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi! venez jouir du prix de la victoire;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

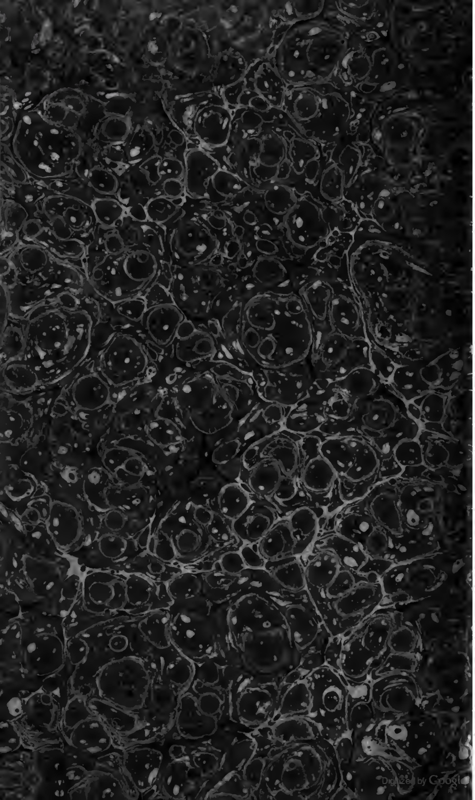
FIN DE MÉROPE.

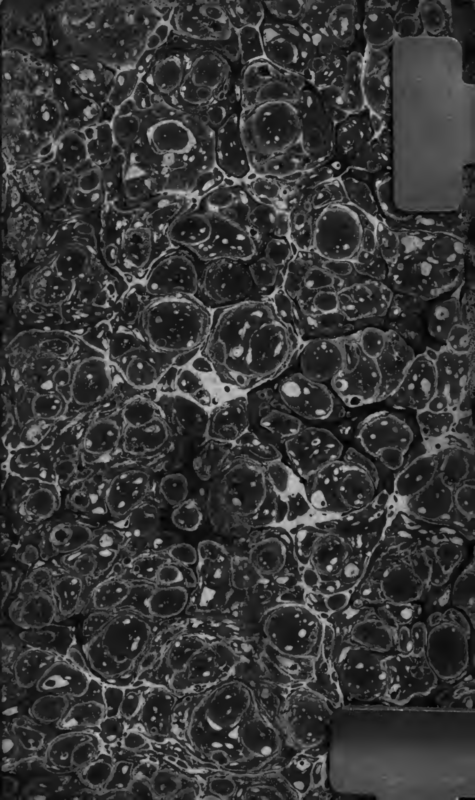
TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du tome onzième.








BIBLIO
SCA
PLU
N.°